

ORGANISATION DES NATIONS UNIES
POUR L'EDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTUREPROJET MAJEUR 4 A : APPRECIATION MUTUELLE DES VALEURS CULTURELLES DE
L'ORIENT ET DE L'OCCIDENTCOMITE CONSULTATIFDeuxième session

Maison de l'Unesco, Paris

17 - 27 février 1958

L'IDEE QUE L'ORIENT ET L'OCCIDENT SE SONT FAITE L'UN DE L'AUTRE AU COURS
DE L'HISTOIRE, ET L'EXPRESSION DE CES IDEES DANS LES ECRITS HISTORIQUES:
CONSEQUENCES POUR LE DEVELOPPEMENT ACTUEL DE L'APPRECIATION MUTUELLEExposé préparé par le Professeur K.D. Erdmann

I

Il convient, pour commencer, de préciser le sens des mots : Europe, Orient, Occident, Est, Ouest. En tant que concept géographique, l'Europe date de l'antiquité grecque. Ce terme désigne la péninsule occidentale du continent asiatique. La frontière orientale de l'Europe, purement conventionnelle, s'est modifiée au cours de l'histoire. Dans l'Antiquité, et encore au moyen âge, cette frontière allait à peu près de l'embouchure du Don, sur la mer d'Azov, à la mer Blanche (d'après Isidore de Séville, "Europa autem incipit a flumine Tanai"). A partir du XVIIe siècle, elle a été repoussée vers l'est, du fait de l'expansion de la Russie, et fixée soit aux monts Oural, soit même au cours du Tobol et de l'Ob. Toutefois, du point de vue géographique, il n'existe pas à proprement parler de frontière entre l'Europe et l'Asie ; la différenciation naturelle se fait du nord au sud, entre des bandes de terrain parallèles - la toundra, la taïga et la steppe - qui s'étendent aussi bien sur le territoire de la Russie d'Europe que sur celui de la Sibérie asiatique. L'Oural ne constitue pas non plus une frontière ethnique : depuis le XVIIe siècle, la colonisation russe a étendu vers l'est le domaine peuplé par les Slaves. La frontière géographique de l'Europe à l'est est donc imprécise.

Qu'est-ce que l'Europe au point de vue culturel ? Notons d'abord qu'au moyen âge, il n'existait pas de "conscience européenne". L'unité supérieure supranationale était l'"ecclesia universalis" - la chrétienté - divisée depuis 1054 en "ecclesia orientalis" et "ecclesia occidentalis" - en chrétienté grecque et chrétienté latine. Ainsi, les termes Est et Ouest expriment à l'origine une dualité au sein du monde chrétien. Avec les croisades apparaît, transcendant cette dualité, le sentiment de l'unité du monde chrétien face à l'Islam. Le terme Orient qui, chez les géographes anciens, désignait les pays situés à l'est de la Grèce, est alors appliqué à la communauté islamique. Après la chute de l'empire byzantin, celle-ci étend sa domination sur une fraction importante de la chrétienté

orientale. Peu de temps après, l'unité intérieure de la chrétienté occidentale est rompue par la Réforme, qui coïncide avec la Renaissance. C'est alors que reparaît le concept d'Europe, déjà utilisé par les géographes anciens. Pris dans un sens culturel, par des gens formés à l'école de l'Antiquité, il désigne alors, sans tenir compte des différences de confession, une communauté spirituelle fondée sur l'humanisme et caractérisée par l'indifférence, voire l'hostilité, à l'égard des diverses formes de religion révélée.

Il y a lieu de rappeler à ce propos que le christianisme oriental, le christianisme occidental et l'Islam ont en commun, outre leur origine juive, un certain fonds spirituel emprunté à la philosophie grecque. Le christianisme oriental n'a jamais oublié Platon.

L'Islam s'est assimilé, au moment de son apogée, du 9e au 11e siècle, la philosophie aristotélicienne ; et celle-ci, transmise par son intermédiaire à l'Occident, y est devenue la base de la philosophie scholastique.

On peut dire, en somme, que ces trois formes de culture - le christianisme grec oriental, le christianisme latin occidental, et l'Islam - malgré d'importantes différences, restent étroitement apparentées tout au long de leur histoire, en raison de leur patrimoine commun. Au sein de cet ensemble constamment soumis à des tensions intérieures, le problème Est-Ouest a plusieurs fois changé d'aspect au cours de l'histoire : il apparaît avec la division de l'Empire romain en deux moitiés - l'Empire d'Orient et l'Empire d'Occident, Byzance et Rome - qui se prolonge avec la division de la chrétienté médiévale en une Eglise d'Orient et une Eglise d'Occident. La dualité Est-Ouest devient plus vive au moment des conflits entre l'Islam et le Christianisme. Au siècle actuel enfin, il se manifeste au sein de ce vaste ensemble culturel, une profonde opposition entre les systèmes sociaux et économiques de l'Europe orientale et de l'Europe occidentale.

II

L'Europe est donc plus que l'Occident. Mais, dans un autre sens, l'Occident est plus que l'Europe. Depuis les grandes découvertes, le concept d'Occident déborde celui d'Europe. Aujourd'hui, l'Europe n'est même plus le centre, mais un simple élément du monde occidental.

Au cours des derniers siècles, le monde européen et occidental s'est trouvé en contact avec les cultures de l'Asie. Pour la culture occidentale, ce contact s'est produit lorsque les navigateurs européens, contournant le monde arabe - l'Orient classique - abordèrent sur les côtes de l'Inde, puis sur les rivages du Pacifique. De son côté, la Russie, après l'écroulement de l'empire mongol, s'avancit vers l'est, sortant dès le XVIIe siècle de ses limites européennes, et devenait grâce à la conquête de la Sibérie, une puissance asiatique. Jusqu'alors, les montagnes de l'Asie centrale avaient formé une barrière entre les cultures de l'Asie et celles du Proche-Orient, de l'Europe orientale et de l'Occident - malgré de nombreux contacts sporadiques (commerce romain vers l'Inde, culture Ghandara, expansion de l'Islam vers l'Inde, Marco Polo, etc.). L'histoire contemporaine nous montre, de façon de plus en plus frappante, que le phénomène essentiel et crucial de ce que l'on appelle les temps modernes a été le fait que l'Europe et l'Occident se sont heurtés à ces anciennes cultures, et qu'inversement, les peuples d'Asie se sont assimilés, sous la domination coloniale et dans leurs efforts pour s'en libérer, des éléments importants de la civilisation européenne et occidentale.

La conception que l'Occident se faisait du monde et de son histoire s'en est trouvée bouleversée. Le monde antique rejetait hors des limites de l'"orbis terrarum", les peuples barbares. La chrétienté médiévale, traitait de même les peuples infidèles. C'est le monde chrétien qui était au centre de l'histoire, lui donnait son sens et son but. De même, si je ne m'abuse, la culture islamique et la culture chinoise se considéraient aussi comme placées au centre du monde. Notons cependant que Saint Jérôme, et après lui les chroniqueurs du Moyen-Âge, avaient fait une place aux cultures anciennes du Proche-Orient - dans la conception occidentale et chrétienne de l'histoire. S'appuyant sur l'autorité du prophète Daniel ils expliquaient l'histoire mondiale par la succession de quatre empires : l'empire babylonien, l'empire médique et perse, l'empire macédonien et hellénistique, enfin, but et aboutissement de l'histoire, l'empire romain sous sa forme accomplie, médiévale et chrétienne.

Mais ce furent précisément les missionnaires chrétiens qui portèrent le coup décisif à cette conception du monde. Au 17^e siècle et au début du 18^e, les jésuites firent connaître à l'Europe la culture chinoise. Ils traduisirent et diffusèrent en Europe quelques-unes des grandes oeuvres des philosophes chinois. Au même moment, la pensée européenne du "siècle des lumières" répudiait les fondements chrétiens de la culture occidentale. Parmi les manifestations de cette époque de "chinoiserie", il suffit de mentionner les Lettres Persanes de Montesquieu et le chapitre sur la Chine, dans le Siècle de Louis XIV de Voltaire. L'idée commune des deux écrivains est que la culture européenne apparaît à bien des égards contestables lorsqu'on la considère avec l'oeil critique d'un Oriental ou lorsqu'on la compare avec la société chinoise classique. Certes, le tableau idéal qu'esquisse Voltaire de la Chine confucianiste a dû être retouché à la suite des recherches ultérieures, mais il n'était plus possible désormais de s'en tenir à l'ancienne conception de l'Europe centre du monde.

Une deuxième découverte fondamentale fut celle de la parenté du sanscrit avec le persan et les langues européennes. Ainsi, un lien historique était établi, dans le domaine linguistique tout d'abord, avec l'une des plus grandes cultures de l'Asie. L'un des exploits les plus remarquables de la science européenne et occidentale aux 19^e et 20^e siècles, c'est d'avoir - grâce aux efforts de plusieurs générations successives de spécialistes de l'archéologie, de la linguistique comparée de l'histoire des religions et de l'histoire de l'art - ouvert l'accès aux cultures de l'Asie. Ce travail d'exploration scientifique et historique n'a peut-être pas encore porté tous ses fruits. L'un des objectifs principaux du Projet Orient-Occident de l'Unesco doit être précisément de faire servir les travaux passés et présents des orientalistes de toutes spécialités à une meilleure compréhension historique et culturelle de notre temps. Il convient en effet de remarquer que la philosophie de l'histoire qui se dégage de l'oeuvre des grands historiens reste la plus souvent dominée, de nos jours encore par des conceptions "européocentriques". Même Léopold von Ranke qui, après l'anglais Gibbon, a apporté avec son histoire de l'Empire ottoman une contribution si importante à la connaissance de l'Orient, limite délibérément l'histoire mondiale à celle de l'Orient antique, de l'antiquité gréco-romaine, des peuples romans et germaniques et du système des Etats européens. La persistance de cette conception européocentrique de l'histoire s'explique par le fait que, si l'on connaît infiniment mieux à tous égards les cultures de l'Asie grâce aux travaux des orientalistes, l'unité intrinsèque du développement historique de

l'humanité n'apparaît pas encore. Les prétendues histoires universelles publiées en si grand nombre du 19e siècle à nos jours ne sont en fait qu'une juxtaposition d'histoires de peuples et de cultures considérés isolément. C'est aujourd'hui seulement qu'un tableau d'ensemble paraît vouloir se dégager, sur la base de la morphologie culturelle comparée et de la sociologie. Je pense au vaste champ qu'ont ouvert à la recherche historique des savants et des penseurs aussi différents que Max Weber, Oswald Spengler, Arnold Toynbee et René Grousset. Le XIXe siècle est resté largement dominé par des théories historico-philosophiques, inspirées d'une téléologie européocentrique, même après avoir répudié les fondements chrétiens de cette téléologie. Il me semble même que notre conception actuelle de l'histoire est davantage influencée par de telles théories que par le sentiment de l'unité de l'évolution historique, que la science orientaliste, la sociologie et la morphologie culturelle comparée ont contribué à créer. Je me contenterai de quelques observations à ce sujet.

III

Depuis Turgot et son "Discours sur les progrès successifs de l'esprit humain" (1750), les Européens ont pris l'habitude de classer les cultures historiques dans un ordre chronologique qui constitue en même temps une hiérarchie de valeurs. Turgot lui-même distinguait trois stades de l'évolution historique : l'âge théologique, l'âge métaphysique, l'âge des sciences expérimentales. Les sciences expérimentales s'étant développées en Europe, les Européens peuvent se considérer à juste titre comme placés à la pointe du progrès et tenir les autres cultures pour attardées. Dans son livre sur la Pensée européenne au XVIIIe siècle, Paul Hazard décrit très justement cette attitude : "On ne cessait pas de louer les vertueux Chinois et les sages Egyptiens ; mais il fallait bien avouer que ni la Chine ni l'Egypte n'avaient tenu les promesses qu'elles avaient faites, jadis. Elles étaient demeurées inertes, tandis que l'esprit de l'Occident avait manifesté une curiosité inlassable. Jamais il ne s'était arrêté, de sorte que les Grecs et les Latins eux-mêmes étaient dépassés par le présent ... ainsi l'Europe moderne valait mieux que l'Europe ancienne ... Non pas que ses fils fussent exempts de défauts. Agités, leur histoire était celle d'incessantes révolutions, et leurs annales un tissu de malheurs, de folies et de crimes. Corrompus par le luxe, ils exploitaient cruellement les habitants des colonies qu'ils avaient conquises. Pourtant ils gardaient le droit d'être fiers d'eux-mêmes. Pourquoi les Asiatiques et les Africains n'avaient-ils pas abordé dans leurs ports, conquis leurs territoires, imposé leur autorité aux princes autochtones ? Parce que les Européens étaient les plus forts parce qu'ils étaient les plus sages ; étant les plus sages, ils représentaient un degré plus avancé de civilisation".

Cette conviction de la supériorité de l'Europe, et de son esprit de progrès, a trouvé dans la philosophie de Hegel une expression qui devait avoir une grande influence historique. Hegel place l'histoire sous le signe de la liberté. Selon sa célèbre formule, l'histoire universelle est l'histoire du progrès dans la conscience de la liberté. Pour lui, le cours de l'histoire mondiale débute en Extrême-Orient, et se poursuit au Moyen-Orient, en Grèce et à Rome pour trouver son aboutissement dans la culture européenne. Il ne considère par les diverses cultures comme des expressions différentes de la faculté naturelle que possède l'homme de se représenter et de se comprendre comme tel dans le cadre du monde. Au contraire, vues du sommet que la culture européenne a atteint au XIXe siècle, les plus grandes cultures de l'Asie et de l'Europe ancienne apparaissent comme des

étapes dépassées du développement historique. S'opposant vigoureusement à Hegel, Ranke a exprimé la conviction que toutes les époques ont été "en contact direct avec Dieu". La philosophie de l'histoire de Hegel doit son influence au fait qu'elle a joui d'une autorité pour ainsi dire sacro-sainte en Prusse, pendant une certaine période, et qu'elle a connu vers la fin du XIXe siècle un regain de vigueur avec l'école hégélienne d'Oxford, qui devait marquer très fortement la pensée des impérialistes libéraux anglais du début du XXe siècle. Mais elle est surtout importante du point de vue historique parce qu'elle a servi de point de départ à Karl Marx pour son interprétation de l'histoire. Marx dit qu'il a retourné quelques-uns des concepts fondamentaux de la philosophie hégélienne pour les remettre sur leurs pieds ; mais son schéma dialectique de l'histoire reste profondément marqué de l'empreinte de Hegel. Ainsi, la civilisation occidentale, capitaliste et bourgeoise représente pour Marx un facteur de progrès et une force révolutionnaire face aux cultures anciennes de l'Orient. Déjà dans le Manifeste communiste il considère comme allant de soi que les relations de l'Orient et de l'Occident sont celles de la barbarie et de la civilisation. Les oeuvres de Marx et sa correspondance avec Engels sont une véritable mine de stéréotypes occidentaux concernant l'Orient. Il y est question de "despotisme asiatique", d'"esclavage mongol", de "stagnation". Karl Marx se moque franchement de l'admiration que l'on professait pour les Chinois au "siècle des lumières". Dans une série d'articles rédigés entre 1850 et 1860, pendant la révolte des Taïpings, il porte sur l'Asie un jugement particulièrement net. Il y compare la culture chinoise à "une momie conservée dans un cercueil hermétiquement clos", qui doit nécessairement tomber en poussière au contact de l'air frais depuis que les Britanniques, par la Guerre de l'opium, ont brisé "la barrière barbare et hermétique" qui séparait la Chine du "monde civilisé" et ouvert une fenêtre sur l'Occident. Mais, en même temps, Marx attribue déjà aux peuples de l'Asie un rôle révolutionnaire pour l'avenir. "Il est plaisant", écrit-il, "de voir qu'en huit ans, les balles de coton des bourgeois anglais ont amené l'empire le plus ancien et le plus inébranlable de la terre à la veille d'une révolution sociale qui doit avoir pour la civilisation les résultats les plus importants. Lorsque nos réactionnaires européens, fuyant comme ils le feront prochainement à travers l'Asie, parviendront finalement à la muraille de Chine, aux portes du refuge de la réaction et du conservatisme les plus antiques, qui sait s'ils n'y liront pas l'inscription : "République chinoise. Liberté. Egalité. Fraternité"?"

Qui pourrait nier la part de vérité que contient ce diagnostic et ce pronostic de Karl Marx concernant l'histoire contemporaine ? Il est incontestable, d'autre part, que le processus d'occidentalisation réclamé et préconisé par Karl Marx - et qui se traduit par l'industrialisation, l'apparition de formes de gouvernement modernes, le développement d'une science moderne, et la désagrégation des structures sociales traditionnelles - pose aux pays de l'Asie un problème culturel nouveau, qui présente des caractéristiques analogues en Orient et en Occident.

IV

Chacun de nous a de fréquentes occasions de constater que la fin de la domination coloniale européenne ne signifie nullement la fin du processus d'européanisation commencé il y a cent ans. Au contraire, ce processus s'accélère depuis que les peuples libérés d'Asie ont entrepris eux-mêmes, avec toute leur énergie, de reconstituer et de moderniser leur structure économique, politique et sociale. Nul ne peut prévoir ce qu'il adviendra de l'antique patrimoine philosophique,

religieux et artistique de ces peuples. Peut-être naîtra-t-il de la confrontation du passé et du présent une culture qui marquera un chapitre nouveau dans l'histoire de l'humanité. Pour situer dans leur vraie perspective historique les relations entre l'Est et l'Ouest, il faut bien se rendre compte toutefois que le développement de la civilisation technique moderne signifie, même pour l'Europe, une coupure profonde, voire une rupture, avec le passé. La vie d'un Européen d'aujourd'hui diffère plus de celle d'un citadin ou d'un campagnard du temps de Goethe, il y a quelque 150 ans, que la vie de ceux-ci ne différait de celle de leurs ancêtres du haut moyen âge, 1.000 ans plus tôt. La recherche historique fait apparaître de plus en plus clairement que le tournant décisif de l'histoire européenne ne se situe pas vers 1500, entre le moyen âge et les temps modernes, mais bien à l'époque de la grande révolution industrielle, politique et sociale des XVIIIe et XIXe siècles. L'homme s'est donné pour tâche de franchir les limites que lui avait imposées la nature, de vaincre l'espace et le temps. C'est le règne de la planification et des chiffres dans les domaines économique et social, comme dans le domaine technique. La considération déterminante n'est plus le respect pour l'état de choses résultant de l'histoire et de la tradition, mais l'efficacité pratique. La classe des propriétaires fonciers et les communes urbaines privilégiées avaient constitué pendant un millénaire les éléments de base de la structure sociale de l'Europe. Ce monde, où la vieille culture européenne avait son assise, a disparu. La bourgeoisie possédante ou cultivée, puis la classe ouvrière, sont devenues les forces déterminantes du point de vue historique, et le processus de transformation sociale commencé voici 150 ans n'est pas encore parvenu à son terme. La question qui préoccupe tous les éducateurs du monde occidental est de savoir ce qu'il adviendra dans ces conditions du patrimoine culturel et intellectuel de l'Europe, et si, par exemple, la formation humaniste fondée sur l'étude des langues anciennes, garde encore de nos jours une chance de survie.

Cette incertitude actuelle de l'Europe en face de son destin culturel peut se comparer, d'un certain point de vue et compte tenu de toutes les différences existantes, à celle des grandes cultures de l'Asie qui se sont engagées dans la voie de l'europanisation. La même question se pose aujourd'hui à tous les peuples cultivés de la terre : comment préserver un patrimoine culturel séculaire et vénéré, dans un monde dominé par la technique et la bureaucratie ? Est-il dans l'ensemble possible, et est-il souhaitable de le faire ? Les peuples de l'Orient et de l'Occident ont-ils conscience de cet aspect commun de leur situation culturelle actuelle ? L'Occidental est surtout fasciné en Asie par les éléments de la culture traditionnelle : les religions, la philosophie, la sagesse, l'art ; par comparaison, la culture moderne de l'Asie et ses problèmes actuels l'intéressent relativement peu. Inversement, l'Occident attire les peuples d'Asie presque exclusivement par sa civilisation scientifique et technique moderne, qui fait oublier la vieille Europe. Ainsi, un équilibre semble devoir s'établir, et peut-être le projet Orient-Occident de l'Unesco présente-t-il à cet égard un intérêt particulier. L'Occidental, auquel l'Asie libre apparaît comme le théâtre d'importants événements d'histoire mondiale, peut être amené à reconnaître que les efforts des peuples de l'Asie pour trouver une synthèse entre leur grande et respectable tradition culturelle et les exigences industrielles et techniques de l'époque moderne le concernent aussi directement. Une telle synthèse est-elle partout souhaitée, et pourra-t-elle être réalisée là où elle est souhaitée ? C'est là une autre question. Quoi qu'il arrive, c'est là ce qui constitue, pour l'Occidental conscient de la situation où se trouve sa propre culture, l'intérêt essentiel et actuel des événements qui se déroulent et peuvent encore se dérouler

dans les pays d'Asie. Inversement, on peut se demander jusqu'à quel point les peuples de l'Asie, qui ont entrepris de s'assimiler l'industrie et la technique occidentales, se rendent compte que celles-ci ne représentent qu'un certain aspect de la culture occidentale. L'industrie et la technique sont issues des sciences de la nature, et celles-ci font partie intégrante du patrimoine intellectuel, et je dirai même spirituel, de l'Europe. L'Europe moderne est séparée par un fossé de l'Europe ancienne, mais elle puise toujours son énergie vitale dans les profondeurs de son expérience spirituelle et de son patrimoine historique.

V

Les auteurs occidentaux contemporains qui ont étudié le problème des relations culturelles entre l'Orient et l'Occident ont formulé diverses idées qui visent à rendre possible une synthèse culturelle. Sur le plan de la religion, la situation actuelle, considérée du point de vue du christianisme, présente une certaine analogie avec celle qui s'est produite dans l'Antiquité, lorsque la religion chrétienne issue du judaïsme est venue s'incorporer à la culture classique. C'est alors que s'accomplit cette grande et féconde confrontation de la doctrine chrétienne et de la philosophie grecque, des cultes judaïque et hellénistique, qui a donné naissance à la théologie et à la culture chrétiennes. La tâche actuelle consiste, nous dit-on, à reprendre et mener à son terme le dialogue engagé aux XVII^e et XVIII^e siècles par les jésuites avec la philosophie de l'Asie. Peut-être sera-t-il possible ainsi d'incorporer à la doctrine chrétienne certaines conceptions orientales, comme les pères de l'Eglise y ont incorporé aux premiers siècles de notre ère certains éléments de la philosophie hellénistique. D'autres auteurs, tant orientaux qu'occidentaux, sont partisans de diverses formes de syncrétisme, étant convaincus que toutes les religions et les morales de l'Orient et de l'Occident possèdent un fonds commun.

Il est possible que cette confrontation des religions mondiales, dont l'histoire comparée des religions a défini les conditions intellectuelles, aboutisse à des décisions d'une haute portée pour l'avenir culturel de l'humanité. Ces questions spirituelles sont d'une extrême importance, mais elles sont aussi les plus délicates à traiter. Elles se situent en dehors de la sphère d'activité d'une organisation culturelle comme l'Unesco. Mais on trouve aussi chez certains penseurs contemporains l'idée d'un humanisme oriental-occidental. Cette idée se fonde sur la conviction que les différents systèmes philosophiques de l'Orient et de l'Occident ont le même contenu humain. La question relève essentiellement de la recherche philosophique et historique. Mais l'idée d'un humanisme oriental-occidental possède-t-elle aussi, en plus de son intérêt théorique, une valeur pratique ? Peut-on par exemple, au moment où la tradition humaniste de l'éducation est si tenacée en Occident, envisager sérieusement d'introduire dans les programmes d'enseignement l'étude des classiques de l'Asie ? Je ne pose cette question que pour montrer que le problème d'un humanisme oriental-occidental, dès que l'on sort du domaine des spéculations abstraites, rejoint celui du sort de l'éducation humaniste en général, à notre époque technique et scientifique. L'Unesco devra suivre l'évolution de ce problème avec la plus grande attention, et examiner, par exemple, si et dans quelle mesure l'idée d'un humanisme oriental-occidental a pu trouver une expression concrète dans les programmes d'enseignement de différents pays.

Toutefois, la tâche propre de l'Unesco n'est pas de rechercher la possibilité d'une synthèse culturelle, mais celle d'une solution commune à un état de choses qui préoccupe également tous les peuples du monde. Echanger des informations, diffuser des connaissances, faciliter l'accès aux cultures étrangères, promouvoir les voyages d'étude, former des spécialistes - voilà ce que doit faire l'Unesco. Elle contribuera ainsi à ce que la somme de l'expérience acquise en Orient et en Occident, dans des conditions analogues, à l'occasion de la confrontation entre la tradition religieuse et humaniste et l'actualité scientifique et technique, puisse servir également à l'Orient et à l'Occident. Une telle action peut renforcer le sentiment d'une solidarité entre l'Orient et l'Occident - solidarité qui se fonde moins sur l'existence d'idéologies communes que sur la conscience de tâches communes.